

BERNARD Joseph, Louis 1898/1981

171ème Régiment d'Infanterie - 7ème Compagnie

Secteur 96

En occupation sur les Bords du RHIN - Octobre 1919

« MES MEMOIRES DE CAPTIVITE

AUX PRISES AVEC UN OFFICIER ALLEMAND »



Mobilisé depuis cette année 1918, et après une agréable permission passée auprès de mes parents et amis, je dus rejoindre mon régiment qui se trouvait quelque part en 1^{ère} ligne.

Je partis donc de ce petit pays bien tranquille, situé aux environs de Chabeuil-Valence.

Cette fois-ci, c'était avec un cafard formidable que je n'avais jamais eu lors de mes précédentes permissions. Il me semblait que quelque chose de mauvais devait m'arriver ; en effet, vous verrez par la suite.

Quand vint le moment de quitter la maison paternelle et que j'avais juste le temps d'arriver pour mon train, je restais toujours assis, ne disant rien. Voyant que l'heure avançait et se demandant ce qui se passait en moi, mon père me dit : «Il faudrait partir mon petit». Je lui répondis : «Non... si je pars, vous ne me reverrez plus !...»

Je n'eus pas prononcé ces paroles que je me repentais : je vis que je venais de causer un gros chagrin à mes parents. Sans plus réfléchir, je me levais et partis tellement brusquement que j'oubliais d'embrasser Père et Mère.

Prenant mes musettes, je fus vite dehors, passant par un sentier qui contournait un peu le village, ne voulant voir personne.

Arrivé à Valence, je retrouvais quelques camarades et nous embarquions peu après pour rejoindre notre compagnie qui se trouvait en 1^{re} ligne. Que ce voyage me parut long !...

Mon arrivée ne fut pas trop pénible quand même, le secteur n'étant pas trop agité.

Je reprenais le cours de la vie des tranchées auprès de mes copains. Pendant 52 jours sans relève, je continuais d'obéir aux ordres qui nous étaient donnés, le secteur devenant de plus en plus mauvais, les bombardements plus vifs et qui causaient un vide énorme dans nos sections.

Pendant 17 jours, sans aucune nouvelle, pas la moindre petite carte de correspondance, pas un brin d'eau pour nous laver, le ravitaillement arrivant quand il pouvait, nous commençons à avoir de drôles de tête. Enfin, passons, ce n'était pas encore le plus mauvais pour moi.

Ce fût là que ça commença...

Un soir que nous avions eu un tir de barrage sans merci, errant par-ci, par-là, nous garantissant comme on pouvait, secourant les blessés, je tombai justement sur l'agent de liaison qui ne pouvait plus marcher ayant une jambe brisée. Voulant lui porter secours, il refusa me disant qu'il y avait autre chose de plus important ; en même temps, il tenait à la main un pli un peu déchiré par un éclat ; il me dit : «Fais ton possible pour qu'il arrive au P.C., c'est très urgent ; même au sacrifice de ta peau, fais ce que tu pourras». La vie de quelques centaines de copains était en jeu si ce message

n'arrivait pas. Je lui fis tout de même un léger pansement et lui donnai un peu d'alcool de menthe sur un morceau de sucre. Je lui dis : «Je te promets que je réussirais à atteindre le P.C. ... Si on me prête vie» !!!

Il était alors environ 23 heures, je marchai sans bien savoir où j'allai, tellement il faisait noir, entre les lueurs des éclatements d'obus. Je finis par arriver au P.C. malgré les tirs que les copains d'en face nous envoyaient. Au cours de cette expédition, je perdus la vraie direction où je devais me rendre, puis à la lueur d'une fusée, je me rendis compte que j'étais très proche de petits postes allemands. En effet, je m'arrêtai subitement : la sentinelle m'ayant aperçu, une sommation retentit ; je ne fus pas long à réfléchir : épaulant mon pistolet, je tirai sur mon adversaire, j'entendis un râle, puis la chute d'un corps mortellement blessé. J'avais visé juste, sans le vouloir. Il était alors temps de se sauver.

Quelques minutes plus tard, un tir de mitrailleuses déchira l'air. Je n'étais qu'à une cinquantaine de mètres de l'ennemi. Je m'aplatis aussitôt. Néanmoins, je venais de recevoir une raffale de balles qui m'avait enlevé tout le dessus de mon casque et déchiré l'épaule droite de ma capote ; j'étais aussi touché aux deux jambes par 3 balles, deux superficiellement et la troisième qui me paralysait le mollet gauche. Sur le moment, je n'y prêtai pas trop attention, je continuai à ramper sur les coudes et je vous assure que je ne perdais pas mon temps. Je m'arrêtai quelques instants sentant que j'avais le pied qui nageait dans mon soulier ; je crus que j'avais passé dans une flaque d'eau : pas du tout, c'était du sang qui avait coulé de ma blessure. Je frictionnai un peu mon mollet et je recueillis la balle qui était restée dans ma moletière.

Je continuai donc ma route ; il me fallut un bon bout de temps pour arriver vers les camarades qui se demandaient où j'avais pu passer. Il était alors 5 heures du matin, j'expliquai au lieutenant le but de ma longue absence.

Jusqu'à 6 heures, rien d'anormal. Puis les boches commencèrent à « nous dire bonjour » par un léger bombardement à gaz. Puis, un léger répit, le temps d'ajuster nos masques. Alors, ce fut un véritable enfer : sur nous, des obus, de gros et petit calibres arrivaient. Heureusement, le tir était légèrement court. Bien blottis dans les trous que nous trouvions, nous eûmes très peu de pertes.

Le jour commençait à poindre, c'est alors qu'il n'en fût plus de même : notre artillerie se mit à tirer à son tour, en même temps, une légère avance pour nous, toujours au galop d'un trou à l'autre, sauvant notre peau comme on pouvait.

Puis, un silence de mort pendant 20 minutes environ. Il faisait grand jour à présent. Un ordre vint : il fallait avancer, ce que nous fîmes. Pas un coup de fusil, aucun bruit de l'ennemi qui nous regardait manoeuvrer. Ce fut de courte durée.

Nous avions tout de même avancé de 4 à 500 mètres, dans une plaine comme une table : pas le

moindre petit trou.

Là, fut la défaite complète pour ma compagnie. Un tir nourri de mitrailleuses qui croisaient leur feu nous arrêta ; comme il n'y avait plus rien pour nous cacher, nous fûmes hachés comme un plat d'herbes ; un cri de «sauve qui peut» retentit, mais hélas personne ne bougea : nous étions complètement cernés de tous côtés. Les allemands s'approchaient de nous pour nous faire prisonniers, ils n'eurent pas grand mal pour ça : nous n'étions plus que 6 survivants dont 4 blessés, sur 128 à peine une heure avant. Ce qui me sauva, ce fut mon sac de munitions que j'avais fait sauter devant ma tête (j'étais alors pourvoyeur de fusil mitrailleur). On nous désarma, les blessés furent mis de côté. Avec mon camarade valide, on nous fit transporter quelques blessés ennemis à leur poste de secours ; les nôtres 4 passèrent après...

Le soir venu, je fus dirigé vers Vervins, avec le seul copain qui me restait ; on nous fit tout de même un peu manger. Jusqu'au jour, on nous laissa tranquilles. Puis après un léger interrogatoire, mon camarade fut dirigé je ne sais où ; quant à moi, on me fit signe de rester. J'entendis alors le commandant allemand dire dans un pur français : «Ce petit caporal me paraît bien jeune... et ce sont ces gamins-là qu'il faut faire parler, on en tire toujours quelque chose ! » .

Ceci me mit la puce à l'oreille : on veut me faire parler, eh bien... je ne dirai rien ! Je pensais tout de suite au pli que j'avais réussi à remettre à destination et dont je savais le contenu qu'il valait ; je savais que si je disais quelque chose, c'était la vie de 2 compagnies de camarades qui était en jeu.

Cela me coûta très cher !

Commença pour moi un vrai calvaire. D'abord me voir tout seul, sans aucune figure, et sachant tous les copains morts. On voulait savoir beaucoup de choses. Fichu pour fichu, je pouvais sauver mes camarades qui restaient : tant pis si j'avais à en souffrir, mais j'étais bien résolu à ne rien dire.

1er interrogatoire :

Ce fut vite fait ; on me prit d'abord par la douceur : « Dis-nous ce que tu sais et on te laissera tranquille ». Je restais muet. - «Allons, parle ! ». Les choses se gâtèrent. J'avais devant moi un homme de forte taille, un commandant de 1,90 m aux larges épaules, moi qui faisais en tout 55 kg !

Mon bourreau me prit par le bras, me secoua un peu fort ; voyant que je ne disais rien, il m'administra une paire de claques qui me renversèrent. Pas plus la douceur que la violence me firent ouvrir la bouche. Je reçus encore 4 coups de cravache, 2 par la figure et 2 autres sur le côté droit. Le sang commençait à couler, j'avais un oeil poché et une large plaque noire sur le côté meurtri, mais je n'avais rien dit.

2e interrogatoire :

Pas plus de succès que la veille ; le commandant commençait à devenir furieux, mais peut m'importait. Je fus mis torse nu et devant ce «lion» je reçus la deuxième volée : 5 ou 6 coups de cravache à

travers les côtes. Un coup me cingla la figure : je crus que ma tête éclatait, je grinçai des dents, mais pas une plainte ; je me relevai tant bien que mal et reçus encore un coup de botte dans les reins. De nouveau dans mon cachot, où il n'y avait pas seulement une poignée de paille, je restai ainsi jusqu'au lendemain, toujours sans manger ni boire la moindre gorgée d'eau. On me frappa sur la tête, puis on me brancha des électros sur le crâne et la colonne vertébrale : quel supplice lorsque le courant fut branché à intervalles ; on se sent mourir !

3e interrogatoire :

Que va-t-il se passer me demandai-je ? Aucune parole ne sortit de ma bouche ; alors, comme les deux premiers jours on s'acharna sur moi : je reçus un coup de ceinturon qui me coupa la lèvre inférieure et me fit une autre blessure au côté droit. Je commençais à être tout en sang, mais je n'avais encore rien dit. J'en fus quitte pour cette fois : on me ligota les deux bras derrière le dos et je restai ainsi jusqu'au lendemain dans cette position. J'étais à me demander pourquoi on insistait tant à me faire parler, voyant que je ne voulais rien dire. J'aurais cru qu'ils en finissent de moi, mais non : j'en fus quitte pour cette fois. Je n'avais pas faim, mais très soif ; un gardien un peu plus humain me fit passer un peu d'eau en cachette.

4e interrogatoire :

Un peu «plus gentil», si l'on peut dire ! Le commandant me prit à part : «Si tu me dis ce que je veux savoir, tu auras à manger et tu ne seras plus maltraité». Pas de réponse. Une colère prit mon adversaire qui faisait signe à deux de ses hommes. Je fus attaché au poteau pendant 1 heure et reçus en même temps une bonne correction : cette fois, ce fut avec un nerf de boeuf que l'on me frappa. Je ne fus pas épargné, les deux hommes s'étaient bien occupés de moi ; on m'en délivra après le temps voulu et plus mort que vif de nouveau dans la cellule, en me traînant par les pieds : j'étais une vraie loque. Je commençais à désespérer de pouvoir atteindre mon but.

Il y avait à peu près une heure que tout s'était passé ; ce fut alors le réconfort moral qui vint quand un petit rayon de lumière filtra brusquement dans mon cachot et la porte s'ouvrit doucement : un aumonier allemand venait me rendre visite. Entre nous soit dit, je le reçus très mal au début ; je l'ai même traité d'assassin, de bon à rien comme ses camarades ; enfin je lui dis «Sors de là, sale boche» Il s'approcha plus près de moi, me disant : «Ecoute petit, si je suis venu, ce n'est pas pour te faire du mal : c'est pour causer avec toi et adoucir ta peine». Ce fut bien vrai : après l'avoir écouté, je reprenais un peu goût à la vie ; je sentais naître en moi une force, un réconfort, quelque chose me soutenait, je n'étais plus seul. Il pansa deux de mes plus grosses blessures, avec de l'alcool qu'il avait caché sous sa soutane. Il me demanda pourquoi je refusais de parler. Je lui expliquai en quelques mots que c'était pour sauver les camarades qui restaient en première ligne. Il me quitta en me disant : «Courage, tu y arriveras mon Frère ; car tu es mon frère ; peu importe les idées de chacun, on doit secourir celui qui souffre».

5e interrogatoire :

Pas plus de résultat. «Puisqu'il ne veut rien dire, passez-le au fer rouge, ce chien de gosse !» cria mon ennemi. Alors, en deux reprises, on me laboura le côté gauche, le bras droit et la cuisse avec un

fer rouge. Quelles souffrances ! Je ne pus retenir un gémissement tellement j'avais mal.
«Enlevez-le de là, que je ne le vois plus ce sale gamin...». De nouveau enfermé, j'attendis le lendemain : je rejoignis ma cellule avec encore plusieurs coups de nerf de boeuf.

6e interrogatoire :

Comme les autres jours, toujours muet. Il fallait que je parle, mais comme c'était non, ce fut alors le supplice de la roue : attaché le torse nu sur une espèce d'engin la tête et les pieds pendants, la machine se mit à tourner à une vitesse vertigineuse. Pendant ce temps, je reçus je ne sais combien de coups, surtout un qui me fit horriblement mal : on avait tapé sur la blessure que j'avais reçue au cours de la mission que l'on m'avait confiée pour porter le télégramme en question.

7e interrogatoire :

Mon bourreau était devant moi : «Veux-tu parler aujourd'hui ? » me lança-t-il. Je restai muet. Un vrai lion sortant de sa cage : il m'attrapa par les cheveux et me secoua comme un prunier. Je ne pouvais tenir debout en traversant la cour pour aller au bureau. Je venais de recevoir un coup de crosse à la cuisse gauche, m'étant baissé pour ramasser une épluchure de courge (je commençais à avoir faim !). Je reçus encore quelques coups d'une courroie à noeuds ; un coup me fit saigner l'oeil droit, on venait de me couper l'arcade sourcilière.

Voyant que je ne voulais toujours pas parler, je fus conduit à «la cage écrasante», sorte de petite caisse où l'on entre avec difficulté tellement c'est petit ; on est là, tout recroquevillé, et à mesure qu'on vous questionne il y a le plafond qui descend tout doucement : si on répond, on arrête le mouvement ; le contraire, on vous broie jusqu'à ce que vos membres craquent. Jusque là, je n'avais jamais poussé un cri, ni une plainte. Quand je sentis que j'avais l'épaule gauche qui allait se briser ainsi que mon pied droit, j'ouvris la bouche ; croyant que je voulais dire quelque chose, alors on arrêta le supplice. On me tira de là et devant le commandant une fois de plus je fus muet.

Fou de colère, il prit une règle sur son bureau et me la cassa sur la tête, je reçus 2 ou 3 claques et une ½ heure les bras en l'air. Si je n'ai pas été écrasé complètement, je le dois à mon gardien qui, la veille, comme par hasard, me fit passer un morceau de bois de 50 cm environ et m'expliqua que si je passais à «la cage», je devais mettre ce bâton debout si j'en avais le temps, ce qui arrêterait le couvercle ; je le fis, mais pas assez comme il faut pour me protéger complètement. Ils ne s'aperçurent pas de tout ça, sinon la sentinelle et moi étions fusillés sur le champ.

En me reconduisant à ma cellule et passant à côté de celui qui venait de me sauver la vie, je lui dis «Merci» ; il me répondit simplement «Camarade». A côté de lui, j'étais un gamin ; cet homme pouvait bien avoir dans les 40 ans : un vrai père de famille ! Les larmes m'en vinrent aux yeux : je me suis mis à penser à cette sentinelle que j'avais démolie il y avait quelques jours ; peut-être c'était son fils ! Son frère ! Et il venait de me sauver la vie... C'était la guerre : toi ou moi, au plus fort et plus malin...

J'avais très mal à l'épaule et au pied quand même, les membres tout bleus ; je ne pouvais plus me

tenir debout ; étendu à terre, on me piétina sur les deux mains : j'eus deux doigts cassés et deux autres très touchés aussi.

Je me suis toujours demandé pourquoi on avait tant fait de «cérémonies» à mon égard... Pourquoi, dès le premier jour on ne m'avait pas tiré une balle ou deux dans la tête puisque je ne voulais rien dire ?

8e interrogatoire :

Celui-là fut bien terrible aussi, mais dans le fond, je commençais à avoir espoir pour les camarades qui demain seraient sauvés si j'y arrivais. Je dus subir le martyr des aiguilles : en 4 reprises, on me les enfonça dans les chairs ; une me traversa la joue droite et vint me piquer la langue. Je commençais à avoir une drôle de gueule. Couvert de plaies et de sang, j'étais resté muet quand même.

De retour dans ma cellule, je pris une syncope qui ne dura que peu de temps. Le gardien qui m'avait donné à boire renouvela sa charité, avec, en plus, un léger morceau de pain noir qu'il avait caché dans sa chemise. J'appris par la suite que ce bonhomme avait eu deux fils tués à la guerre et, comme moi, c'étaient des gamins. Cette nuit-là fut pour moi pleine de cauchemars, puis une lueur s'offrit à mes yeux, pas longtemps par exemple ; je revis mon pays, tout ce qui m'était cher, le sourire de ma fiancée... tous me criaient «Courage, la fin du rouleau est proche !».

9e interrogatoire :

Le neuvième jour et le dernier qui arriva pourtant. On vint me chercher un peu plus matin qu'à l'ordinaire et aussitôt je fus attaché au poteau. Cette fois, je compris que mes derniers moments étaient proches. Le peloton d'exécution devant moi n'attendait plus qu'un ordre pour me faire le coup de grâce. Je n'avais pas peur, je savais que j'étais près du but que je voulais atteindre. Je refusai que l'on me bande les yeux ; l'aumonier, qui était tout près de moi, m'encourageait du mieux qu'il pouvait et tout bas il me dit : «La victoire est là, petit...». Le commandant arriva, plus menaçant que je ne l'avais jamais vu. Il me fit détacher du poteau et me prenant par l'oreille me dit : «Si tu ne parles pas aujourd'hui, mon petit caporal, on te descend comme un lapin» en me montrant ses hommes qui n'attendaient qu'un simple signal. «Oui, je veux parler ce matin». JE SAVAIS QUE MES CAMARADES ETAIENT SAUVES, alors en quelques mots je lui fis le récit de ce que j'avais gardé pour moi jusque là.

Je lui parlai du pli dont j'étais porteur, dont j'avais pu lire le contenu étant déchiré, ouvert sans doute par quelque éclat d'obus. Après avoir énuméré tout ce que je savais, la relève étant là, ma mission était terminée. «Je suis à votre disposition, commandant ! Je sais que je vais retourner au poteau, mais peu importe, je fais le sacrifice de ma vie jusqu'au bout». Il m'avait écouté sans rien dire ; puis, comme un éclair, il se leva, s'approcha de moi, le revolver d'une main et le nerf de boeuf de l'autre. Je crus bien que ce serait lui qui allait me faire le coup de grâce, mais non.

Oh ! Alors un miracle -si je puis dire- se produisit : laissant tomber ses deux armes à mes pieds, il fit un demi tour, retourna s'asseoir et mit la tête entre ses deux mains. Je restais là sans bouger, puis ramassant ses deux armes je m'avançais près de mon bourreau et réunissant toutes les forces qui me

restaient (je ne pouvais tenir debout suite au coup de crosse reçu à la cuisse gauche) je lui dis : «J'ai encore quelque chose à vous dire...»

- Hé bien parle, parle vite !

Je posai les deux armes que je venais de ramasser et les posai sur sa table en lui disant :

- Vous voyez ces deux armes ; j'en possède une encore bien plus meurtrière que les vôtres

Ceci dit, je déboutonnai ma vareuse en guenille et lui montrai ma poitrine toute ensanglantée.

- Devant vous, il y a un petit français et ce gamin que je suis a un coeur et non une pierre comme vous.

Comme j'avais fait un mouvement un peu brusque, d'une plaie que j'avais au sein gauche il s'échappa quelques gouttes de sang. Ce géant, qui quelques instants avant voulait me tuer, était une vraie loque devant moi. S'approchant, il sortit son mouchoir pour m'éponger la poitrine, en portant en même temps la main sur son front. Je vis deux larmes qui mouillaient ses yeux ; il ne savait plus que dire sinon ces mots «Petit, petit, petit...». Malgré mes souffrances (car j'étais méconnaissable : des bleux, des noirs, des plaies sur tout le corps) je rayonnais quand même : ma mission terminée, mes camarades sauvés, la relève qui devait avoir lieu d'après le pli que j'avais pu faire parvenir. Ce qui me rendait encore plus heureux, c'est que je venais de toucher ce dur, d'avoir raison de cet homme.

Il tendit la main pour que je la lui serre : je refusai, et, me mettant au garde à vous, je lui dis :

«Commandant je vous dois le respect, c'est tout, vous êtes mon supérieur.

- Non, fit-il comme bouté, c'est toi en ce moment qui est le mien».

Là-dessus, je n'en pouvais plus ; je sentis un malaise qui me prenait et tombai dans les pommes.

J'entendis tout de même qu'il disait : «Vite, major, il faut que ce petit vive !». Quand je m'éveillai quelques heures plus tard, j'étais étendu sur une bonne couche de paille et dans un sac de couchage, bien au propre ; on m'avait fait toilette, pansé mes blessures. Une infirmière française d'un certain âge était à mon chevet et me souriait. Je crus que c'était ma mère tellement elle lui ressemblait ; à cette vue, je fondis en larmes, moi qui n'avais jamais pleuré pendant ce dur passage.

«Pleure, pleure mon petit, cela te guérira...» ; en disant ça, elle m'essuyait avec sa serviette et m'embrassa comme si j'avais été son fils. On me fit boire un peu de lait, mais ça ne pouvait glisser ; pourtant, j'avais faim... Peu après, le commandant en question vint me voir : «ça va mon petit ?» me dit-il ; à peine je lui répondis oui. Maintenant, j'en avais peur de cet homme.

Je restai ainsi 3 ou 4 jours avec tous les soins qu'on put me donner. Le médecin n'en revenait pas que je me remette si vite : mes blessures, tous les bleus que j'avais par le corps, s'en allaient avec une telle rapidité que je me demandait si ce n'était pas un rêve que je venais d'avoir. Le quatrième jour, je me levai, la tête encore bien lourde, mais ça allait ; le lendemain, un ordre arriva : il fallait nous évacuer en Belgique. On voulait me garder encore un peu pour me soigner, mais je refusai tellement le temps me durait de ne plus me trouver en présence de celui qui m'avait tant fait souffrir ! Inutile de dire le cafard que j'avais : me voir tout seul de ma compagnie partir ailleurs retrouver des têtes inconnues... Voyant mon refus de rester, le commandant dit : «Laissez-le partir puisqu'il le demande». Je remerciai donc tous ceux qui s'étaient occupés de moi : l'aumônier, l'infir-

mière, le major ; tous me tendirent la main ; le commandant tourna simplement la tête et s'en alla en me disant : «Adieu petit et bonne chance».

Tant bien que mal, nous fîmes une grosse étape à pieds, qui fut bien pénible pour moi. Mais quelques nouveaux bons copains m'aidèrent beaucoup. Nous marchions dans la direction de Dinan. Le soir dormant sur le bord de la route ou dans les fossés, serrés bien près les uns des autres pour nous tenir chaud, nous y arrivâmes, enfin, 3 jours après. De nouveau enfermés dans la Citadelle -car nous finîmes notre captivité- on nous distribuait de bien maigres repas. Je me remettais peu à peu, sauf une plaie que j'avais au côté gauche et ce coup de crosse sur la cuisse qui par moments me faisaient assez souffrir ; mes doigts étaient encore bien engourdis, surtout les deux qui avaient été écrasés. Nous n'avions pas seulement un brin de paille pour dormir : que des pièces humides et sans lumière. Les gardiens n'étaient pas très mauvais, si ce n'est un interprète qui, pour bien se faire valoir des allemands, nous en faisait roter ; ça ne lui porta pas chance car il n'est pas revenu en France ; au rapatriement : nous nous étions chargés de son affaire !

Pendant ce séjour à la Citadelle je dus encore une fois être attaché au poteau pour punition, n'ayant pas voulu aller faire une corvée de bois qui nous était commandée. J'avais demandé une visite médicale ; au lieu de ça, pendant une heure je fus cloué à ce morceau de bois sous une pluie battante. Enfin, peu importait, nous sentions que la fin approchait. Elle arriva pourtant le 13 novembre au petit jour. On entendit un va et vient pas ordinaire dans le camp, puis notre porte s'ouvrit en coup de vent ; on nous cria : «Guerre finie, guerre finie». Ce fut un délire pour tous : on s'embrassait, on riait, on chantait ; puis, dans la matinée on nous rassembla et en avant direction la France ! Inutile de dire la joie que nous avions tous, mais cette joie fut vite refoulée, si je puis dire. L'après-midi ce ne fut plus le même entrain, chacun redevenant plus soucieux. Nous avions tous le même idéal ; on songeait aux copains qui avaient payé, qui ne reverraient pas les leurs.

Que de choses se passaient dans nos cerveaux pendant les quelques jours que nous avions mis pour rejoindre le pays. Sans nourriture, mangeant de l'herbe ou des orties et dormant dans les fossés bien serrés les uns aux autres ; que je vous dise que les allemands nous avaient lâchés comme un troupeau de moutons, personne pour nous remettre aux autorités. Les premières troupes alliées que nous rencontrâmes furent les anglais, qui, je crois, nous donnèrent tout ce qu'ils avaient pour manger. Quel accueil le jour où nous sommes arrivés à Versailles ! Ces moments, je ne les oublierai jamais...

Puis ce fut les visites médicales, la Croix Rouge, les bonnes oeuvres ; on était choyés comme des gosses. Avec quelques camarades aussi arnachés que moi, nous rentrâmes à l'hôpital à Paris et la région, où nous fûmes très bien soignés ; pendant trois semaines aux petits soins, nous avons changé de mine ; puis, on nous accorda une convalescence d'un mois pour finir de nous remettre. Que je vous dise que cette perm. je la passais sans enthousiasme, pourtant au pays. On ne savait que faire pour me la rendre heureuse, agréable. A vrai dire, je n'aurais même pas voulu avoir cette perm. tout de suite, tellement j'étais «désorienté». J'aurais voulu être tout le temps seul ; que de fois mes parents ou ma fiancée me disaient : «Tu n'as pas l'air content ; il doit se passer quelque chose en toi que tu ne veux pas dire». Oui, il se passait bien des choses en moi. D'ailleurs, personne ne suppo-

sait d'où je revenais. J'avais gardé tout ça pour moi. Oui, il se passait en moi quelque chose : je revivais tous ces derniers jours, ces moments de souffrances, aussi morales que physiques. Je revoyais cet homme que j'avais «démoli», ceux qui eux aussi payaient de leur vie les conséquences de cette guerre, l'ambition de quelques gros dirigeants qui avaient dressé les peuples les uns contre les autres. Je revoyais constamment cette sentinelle devant moi. Un an s'est pourtant écoulé ; hé bien, quand j'y pense encore, un frisson me secoue tout le corps : c'était peut-être un père de famille, un fils, un fiancé ! Que la politique et l'ambition font du mal ou en ont fait, entr'autre pour ma compagnie, j'en ai bien vu le résultat ! Si nous avons tous eu des pertes à la dernière attaque, c'est que notre lieutenant n'a pas eu peur de nous faire tous massacrer pour décrocher son 3e galon ; malheureusement, il a payé dans cette attaque et c'est pourquoi je lui pardonne.

Quelquefois, il nous arrivait avec quelques vieux copains -de ceux qui comme moi, avaient souffert- de nous raconter quelques uns de nos passages, mais finalement on ne disait puis plus rien : les «bleus» se fichaient de notre «gueule». Ah ! On le sait que vous avez fait la guerre, nous disaient-ils ! Ce qui m'écoeurait aussi, c'est lorsque je revenais en perm., que ce soit dans n'importe quelle ville que je traversais, dans le train même, je m'apercevais que le cauchemar que l'on venait de vivre s'oubliait d'une façon inouïe. Je me disais : c'est pas possible que la vie fut ainsi.

En ces moments, je suis en occupation sur les bords du Rhin, attendant la libération qui se fait bien désirer ! Pouvoir rentrer au pays, me faire une situation, voilà mon plus cher désir ! Si j'ai écrit ces quelques lignes, ce n'est ni par gloire, ni honneur ; tout ça, j'en ai horreur : j'en suis tellement dégoûté d'après tout ce que j'ai vu. On accrochait des médailles, des citations à des hommes qui n'avaient pas bougé de leur chaise et parfois, le vrai de vrai, on ne le connaissait pas.

Si plus tard, on arrive à découvrir ces quelques pages et que j'ai fondé une famille, c'est simplement pour montrer aux enfants que dans la vie il ne faut pas regarder plus haut que soi : rendre le bien pour le mal si on peut, et se dire «je suis encore plus heureux que mon voisin». Avant tout ça, j'étais comme beaucoup de mon âge : indifférent à tout. Mais aujourd'hui j'ai compris que par la force morale, l'union, on a de grandes satisfactions et que ces satisfactions on les a en ayant souffert. Encore une fois, je veux que personne ne me plaigne. J'aurais encore bien des choses à raconter sur certains articles, mais je veux m'arrêter là. Quand j'ai commencé d'écrire ces quelques lignes, je ne comptais pas m'étendre comme je l'ai fait. Pourtant, il faut que je raconte encore une petite histoire de guerre que nos dirigeants auraient pu mettre à profit.

Un jour, avec un de mes camarades, un vrai dur, qui faisait partie du groupe franc avec moi, nous étions en patrouille. Tout en marchant de ci, de là, nous tombâmes en arrêt devant un soldat allemand qui faisait le même travail que nous (il s'était égaré de son groupe) ; je crois que nos regards se croisèrent, car ni nous ni l'ennemi ne cherchèrent à se faire du mal. L'ayant approché, le boche avait déposé son fusil et ses cartouches à environ 20 cm de nos pieds et nous dit dans un pur français : «Camarades, nous sommes de pauvres diables que la guerre met en présence aujourd'hui et au lieu de nous tuer, serrons-nous la main... » ; ce que nous fîmes. Nous continuâmes notre chemin jusqu'au poste, l'arme à la bretelle. Cet allemand était d'une maigreur sans pareille ; on lui donna à

manger. C'est le copain qui était avec moi qui eut ce premier geste ; pourtant c'était un vrai dur : il fallait le voir - comme j'en ai eu l'occasion dans certaines patrouilles- aux coups de mains ! En nous remerciant, il nous dit : «Si nous étions tous unis comme nous venons de l'être tous les 3, qu'il n'y ait pas tant d'ambition ou de gloire, nous pourrions tous être heureux au lieu de nous tuer».

Que de fois, depuis que nous sommes en occupation, j'aurais pu me venger, mais une voix intérieure me disait : «Ne fais pas ça, tu ferais souffrir des innocents». Pourtant, pour moi, on n'avait pas toujours regardé ça : quoiqu'innocent, j'avais payé quand même...

Enfin, n'en parlons plus ; tout s'oublie ou tout au moins s'atténue ! ...

Joseph, Louis BERNARD

SOUVENIRS DE GUERRE

A ce moment, il ne fallait pas beaucoup de semaines d'instruction pour vous envoyer au «casse-pipe». Incorporé le 16 avril 1917, on me désigne avec 8 autres camarades pour un renfort à la 96e Infanterie. Nous quittâmes donc la compagnie le 17 juin pour rejoindre l'unité combattante dans la Somme aux environs d'Amiens et le 22 juin nous reçûmes la baptême du feu au Chemin des Dames. Une attaque formidable qui se prolongea pendant plusieurs semaines.

Nous y laissâmes beaucoup de camarades, nous servant parfois des morts pour nous faire un abri. Nous sommes restés dans ce secteur jusqu'au commencement 1918, où nous fûmes envoyés dans l'Aisne où nous n'étions pas plus à l'abri. Après quelques jours de repos, il fallait remettre ça. Heureusement, il y avait quelques petites permissions entre, ce qui remontait un peu le moral.

Aujourd'hui, après 40 ans écoulés, depuis que j'ai tracé ces quelques mots plus haut, je viens ajouter ces quelques lignes.

Ce matin en cherchant certains papiers dont j'avais besoin, sous mes yeux se présente ce petit cahier se trouvant dans le même tiroir. Je ne pus m'empêcher d'y redonner un coup d'oeil, ce qui m'arrive très peu souvent. En quelques instants, je revécus ces durs passages de guerre et de ma captivité. J'en ai eu le cafard toute la journée : je revoyais ces pauvres camarades qui tombaient dans les attaques, ces blessés gémissants. Je revoyais cette sentinelle allemande que j'avais démolie. Plus loin, ce train de militaires ennemis que nous avions fait sauter avec mon sergent. Ceci se passait le 22 juin 1918. Par un éclaireur nous apprîmes qu'un convoi devait passer à telle heure en gare de Reims. Nous nous sommes mis au travail tout de suite. Nous faisions partie d'un groupe franc tous deux. D'accord avec le mécanicien du train en question qui était un français comme nous, nous plaçâmes nos pétards de «cheddite», un tout petit au début pour avertir le conducteur du train qui devait ralentir sa marche, et quelques secondes après mettre toute la vapeur pour continuer sa course.

Nous avons réussi à poser quatre pétards dans les rails. Ce fut une réussite complète : les cinq wagons chargés d'un détachement ennemi volèrent en éclats. Il y eut un véritable carnage : 60 à 80 tués et je ne sais combien de blessés. C'était affreux à voir.

Un autre jour, c'était le 28 juin 1918, nous avions ordre de faire sauter un pont, une ligne que les allemands fréquentaient souvent. Après avoir placé un explosif, arrivait un convoi qui devait marcher au moins à 70 km à l'heure. Ce fut un beau feu d'artifice, le pont coupé en trois. Il commençait à faire nuit, les voitures tombant les unes sur les autres dans plus de deux mètres d'eau, avec un fracas épouvantable ; c'était affreux ! Là, je l'échappai belle, car une mitrailleuse ennemie nous ayant repérés se mit à nous tirer dessus : il y eut une balle qui me coupa la jugulaire de mon casque et me blessa l'oreille droite. Peu importait, nous avions fait notre travail.

Puis après c'était au tour des fourragères ; là, nous étions prisonniers. Je revoyais tout ça ; j'avais le cri des blessés dans les oreilles. Le 1er juillet, ma compagnie faisait une avance devant l'ennemi ; nous fûmes arrêtés par un tir de 77. Après une accalmie, nous avons avancé de quelques dizaines de mètres. Le combat recommença, nous tenions «les copains» en respect. Après un nouveau bond en avant, je m'aplatis juste en face d'une mitrailleuse : le tireur et son coéquipier venaient d'être tués. Sans penser à ce que je faisais, je pris la place du tireur et tant qu'il y a eu des balles engagées, j'appuyais sur la détente. Le tir était réglé au croisement de deux chemins où l'on voyait arriver l'ennemi. Je m'apprêtais à engager une nouvelle bande dans la mitrailleuse ; à cet instant, plusieurs balles tombèrent à mes pieds ; une arrêta complètement le tir qui venait de bloquer la culasse. Il était alors temps de s'aplatir et de se mettre à l'abri. Encore une fois, je m'en tirai sans trop de mal : juste la manche de ma vareuse qui était en lambeaux, déchirée par une rafale de balles.

Après tout cela, je me demande comment un homme ne devient pas «dingo», ne «perd pas la boussole» ! Il faut vraiment que l'être humain soit solide. Que de nuits je me suis réveillé en sursauts ! Surtout les premiers temps, revoyant toutes ces affreuses misères. Puis le temps aidant, tout s'apaise. Je forme le souhait que plus jamais on ne puisse revoir ce que les guerres m'ont appris de mauvais. Tout de même, il reste une pensée qui ne s'effacera jamais, jamais de mémoire d'homme.

Voilà plus de trois heures que je suis à gribouiller ces lignes dans un coin de campagne aux environs de Dusseldorf.. J'aperçois un de mes camarades avec qui nous sortons souvent ensemble qui, depuis un grand moment me cherche : «Ah ! Te voilà» qu'il me fait, «encore après écrire...»

- Oui mon vieux, et si tu veux savoir ce que j'écris, et bien lis !

-Toi, Bernard (en me fixant dans les yeux), tu es passé par là et tu n'en a jamais dit un mot !!!».

Il me remit mes papiers en m'embrassant, mais je vis tout de même que ses yeux se mouillaient...

Nous partîmes là-dessus boire un verre de bière et il ne fut plus question de rien à ce sujet. J'avais fait ce que je devais faire et c'est tout. «Tu as raison mon vieux», qu'il me dit.

Bientôt, je vais reprendre la vie civile, mais pour moi, beaucoup d'idées ont changé. J'espère tout de même que le monde sera meilleur, plus uni, moins égoïste, comme nous le faisons aux tranchées. Voilà mon plus cher désir ! Je ne me plains pas à ce sujet car je suis un privilégié en pensant à ce qui m'attend au retour.

Je ne regrette qu'une chose quand même : c'est cette petite «Croix de Guerre» que j'aurais dû avoir. si ma compagnie n'avait pas été anéantie. J'étais proposé pour ça et devais recevoir ce «petit ruban

vert» sous peu, avec une citation. En voici le motif : un jour que nous avions eu des tirs des mitrailleuses ennemies, nous avons fait un bond en avant de nos tranchées ; à la nuit, nous pûmes tous rejoindre notre cantonnement, excepté un sergent de ma section, qui, blessé, ne pouvait ramper devant les barbelés. Pendant 12 heures, on entendait ce camarade gémir, sans secours. N'y tenant plus, la première nuit, je sortis de ma tranchée et sur les coudes et les genoux, j'arrivai près de lui. Comme il ne pouvait se déplacer vu ses blessures, je lui passai une courroie autour de ses côtes et je l'attachai sur mon dos, tant bien que mal ; je réussis à le sortir et, toujours en rampant, je pus arriver chez nous. Le pauvre garçon était dans un piteux état ; les deux jambes brisées, il eut encore la force de bien se cramponner à moi, car il fallait faire vite. Heureusement que pendant la journée, j'avais un peu repéré le passage que j'avais à suivre. Il était temps : à nos derniers pas, je touchai un fils barbelé qui fit un peu de bruit, alors la mitrailleuse allemande se remit en marche. Enfin nous étions sauvés, nous étions dans notre tranchée. J'appris par la suite que ce pauvre camarade était mort d'une hémorragie. Ce qui me consola un peu, c'est que j'avais réussi à emmener cet homme chez nous, au lieu de le laisser mourir chez l'ennemi.

Il me semblait qu'après avoir écrit ce que je viens de raconter plus haut, je croyais être venu un peu sur des sentiments meilleurs envers mes ennemis. Mais depuis le jour où l'on me refusa une visite médicale car je n'en pouvais vraiment plus, et qu'au lieu on m'a mis au poteau sous une pluie torrentielle, cela me fit une telle réaction qu'une haine me prit soudain, pire que je n'avais jamais eue pour les allemands.

C'est alors que l'idée me vint de me venger encore une fois pendant que je le pouvais.

Le 9 novembre, ayant été désigné avec cinq camarades pour faire une corvée tout près de notre cantonnement, je fis la connaissance d'un belge qui, comme moi, avait été torturé. D'une parole à l'autre il me dit : «Je crois et je vois que nous nous entendrions pour faire encore un mauvais coup avant la fuite ; il me semble que j'aurai confiance en toi, même ne te connaissant pas...». Je fus un peu surpris ! Il me fixait avec un regard sincère. Alors, sans hésiter, je lui répondis : «Moi aussi, j'ai confiance en toi ; seulement il manque le matériel. Je crois avoir ce qu'il faut». Je me souvins que j'avais dans ma musette deux pétards de «cheddite» avec un paquet de cordons pour les allumer. J'avais rangé ces précieux et très dangereux articles dans une paire de chaussettes. C'était une récupération faite lors de mon passage à un groupe franc. Nous nous en servirions pour faire sauter soit un pont, soit un train militaire ou de marchandises, soit couper une route : enfin, tout ce que nous pourrions détruire. J'en fis part au copain ; alors, nous préparâmes ça tout de suite. Ce ne fut pas long à trouver ce qu'il fallait faire.

Dans la cour où nous étions, il y avait 10 fourragères qui faisaient du ravitaillement et qui partaient à 2 heures ½ tous les matins ; une heure où à peu près tout le monde dort. Les sentinelles étant moins vigilantes, elles aussi. Le jour de notre corvée, tout en ne faisant semblant de rien, nous avions repéré où il fallait placer les pétards. Nous avions trouvé, juste sous le siège du conducteur, un petit coin. Le plus embêtant, c'était pour y arriver, la nuit tout étant fermé. Le hasard aidant, il y avait une porte dont nous réussîmes à tirer les deux verrous qui s'ouvrirent, à 20 mètres de la première fourragère. Dans la nuit du 10 au 11 novembre, nous tentâmes le coup ! J'avais le cœur

qui battait à se rompre, mais ce n'était plus le moment d'abandonner quand même !

Le camarade faisait le guêt pendant que je posais les pétards. Il fallait faire vite, nous n'avions que 20 minutes devant nous... Enfin, tout se passa très bien. Il était temps : comme nous refermions la porte, les conducteurs et leurs chevaux arrivaient. Ils furent vite prêts à partir. Il n'y avait plus que quatre minutes à attendre le résultat ! Quand un ordre retentit, le convoi commençait à quitter l'emplacement, lorsqu'une détonation formidable ébranlait tout le camp. Il y eut une grande panique, aussi bien chez les boches que chez nous. Presqu'aussitôt, deux projecteurs s'allumèrent, laissant à nos regards quelque chose de pas beau à voir : il n'y avait presque plus de trace de la fourragère, les deux conducteurs tout déchiquetés, les deux chevaux éventrés. Il y avait encore trois fourragères de renversées, un conducteur de tué et l'autre grièvement blessé. A vrai dire, c'était un coup de maître que nous venions de faire ! C'était toujours la guerre !!!

Je crois que nous avons eu la chance que l'Armistice soit là, sans quoi il n'allait pas faire bon pour nous... Avec le camarade, nous nous séparâmes avec une bonne poignée de mains, en nous souhaitant bonne chance. Il profita de la panique pour s'évader ; il n'avait toujours pas voulu me dire son nom, ni savoir le mien. En partant, il me dit : « Nous voilà un tout petit peu vengés tout de même ! ».

Sur le moment, je ne réagis pas très bien de ce que nous venions de faire. Nous avions un peu apaisé notre haine, mais dans le fond, je n'étais plus moi-même. Je crois que sur le moment j'ai été sur le point de perdre la boussole ! J'avais quand même un petit remord après la vue du carnage que nous venions de faire. Toujours la guerre !...

Ce fut un travail très pénible et surtout très dangereux. J'avais bien calculé le temps que mettrait la mèche pour allumer nos pétards (je me servi d'un briquet à amadou qui me fit moins de flamme qu'à essence pour allumer le foyer en question) mais pour une raison ou une autre, s'il y avait eu une légère avance, je sautais moi aussi...

Le lendemain et jours suivants, personne ne fut inquiété dans le camp. Après quelques appels serrés personne ne manquait, sauf le belge qui était avec moi, alors j'en conclus que les soupçons se portèrent sur lui seul. Je passai plusieurs jours sans pouvoir dormir. Aussitôt que je sommeillais, je re-voyais cet horrible travail que je venais de faire. Enfin, c'était la guerre, toujours la guerre...

Que ce mot de guerre était dur à prononcer au lieu de celui d'« Amour » qui était sur la presque totalité des bouches. Rien ne semblait plus me sourire. Pourtant, à 20 ans, la vie doit être pleine de lumière. Ce passage m'a bien instruit à connaître mon prochain et à l'aimer, fussent mes ennemis. Après quelques jours, je reprenais conscience que l'Armistice étant là il allait éloigner tous ces durs moments.

Dans le camp, les commentaires allaient bon train : le ou les « gonzes » qui ont fait ça étaient tout de même gonflés ; d'autres disaient : « Ils n'ont pas eu peur de leur peau : faire ce tour à la barbe des boches ! C'était un gros sacrifice qu'ils faisaient ! ». A entendre encore beaucoup d'autres réflexions de ce genre, je fus pris d'un cafard formidable.

Puis ce fut la rentrée au pays. J'arrivai dans la nuit, réveillant père et mère. Le lendemain,, mon retour ne fit qu'une traînée de poudre dans le village. Une grosse partie du pays me rendit visite. J'étais un des premiers prisonniers de retour. Que de questions auxquelles il fallait répondre ! Personne ne savait d'où je revenais, même pas mes parents : je leur racontai un tas de mesonges à tous, que j'avais été un peu fatigué et que l'on ne voulait pas me démobiliser ainsi. Pour le moment, nul ne soupçonnait ce qui s'était passé pendant ma captivité et j'étais résolu à ne pas le faire connaître de sitôt.

Pourtant, mon père avait certains doutes en me voyant tant soit peu boiter de ma jambe gauche, celle où j'avais reçu de coup de crosse : «Tu as été blessé me demanda-t-il». Je lui répondis que non, que c'était un peu de fatigue d'avoir marché. Il le crut, sans bien le croire, je crois...

Voilà mon petit récit terminé et «à bas la GUERRE», que l'on pourrait bien changer par le mot «AMOUR» des uns et des autres.

BERNARD Joseph, Louis 1898/1981

171ème Régiment d'Infanterie - 7ème Compagnie

Secteur 96